

Bulletin météorologique.

Washington, 25 juillet.— Indications pour la Louisiane.—Temps partiellement couvert; vents variables.

COUP D'ŒIL

Sur les trois mois de guerre qui viennent de s'écouler.

Voilà juste trois mois que la guerre actuelle entre les Etats-Unis et l'Espagne est commencée. C'est bien permis de profiter de l'espace d'accalmie qui se produit dans la lutte, soit sous l'influence des chaleurs qui sont intolérables, surtout sur le terrain des hostilités; soit entre deux expéditions, comme celles de Santiago de Cuba et de Porto-Rico, pour mesurer tout le chemin fait pendant cette terrible période, ainsi que la portée des expériences faites par les armées de mer et de terre.

Ce qui frappe tout d'abord l'observateur, quand il jette un regard en arrière sur les événements qui viennent de se passer, c'est que nous appelions volontiers la combativité ou, si l'on veut, les qualités combattives, véritablement étonnantes, du soldat américain.

Il y a à l'ennemi avec une assurance que rien ne surpasse; il affronte le danger avec un sang-froid que rien ne démonte; et il a au milieu des fatigues une endurance qui vient à bout de tous les obstacles.

Mais c'est surtout l'œuvre de l'artillerie qui a dénoté tous les esprits. Ce ne sont pas les énormes obusiers lançant des bombes monstrueuses qui ont fait le plus de mal aux Espagnols; ce sont surtout les canons à tir rapide qui font instantanément pleuvoir une pluie de boulets sur l'ennemi, qui ne lui laissent le temps ni de riposter, ni de se retourner, ni même de respirer. Sous cette avalanche de projectiles meurtriers, il perd l'équilibre même dont il est doué; éperdu, ne sachant que faire, s'il faut avancer ou reculer, pour s'échapper à cette averse, il finit par abandonner le terrain et prendre la fuite.

C'est là, évidemment, le trait le plus frappant de cette lutte, qui a été plus sérieuse qu'on ne le pense; car l'Espagnol n'est pas un mauvais soldat; il se bat bien; mais sous cette pluie de boulets à laquelle il ne s'attendait pas, il s'est déconcerté; il a lâché pied et, une fois le premier pas fait en arrière, il est à peu près impossible de reconquérir le terrain perdu.

Un autre détail à constater, c'est que les tortilleros, qui étaient presque toute la force des flottes espagnoles, n'ont presque rien fait; elles étaient anéanties avant de pouvoir atteindre le but qu'elles poursuivaient.

Cette brillante série de faits d'armes couverts de gloire l'a fait et la marine américaine; elle apporte un changement radical dans l'art de la guerre moderne.

Il y a cependant un revers à cette glorieuse médaille, ce sont les maladies. Elles ont, d'abord, pour trois ou quatre mois, sauvé la Havane et les sept-buities de l'île de Cuba; puis, elles ont coûté très cher à l'armée américaine. C'est décidément un jeu terrible que celui de la guerre, son plein été, sous un climat meurtrier comme celui des Antilles.

Une Simple Question.

Bien des habitants de la Nouvelle-Orléans, fort honorables et aimés du plus ardent patriotisme, se demandent quel parti le gouvernement compte tirer de nos volontaires, qu'il a pris à son service.

Quand ils sont partis pour Mobile, ils comptaient être expédiés, de là, pour le théâtre des hostilités. Les généraux Shafter et autres ont grand besoin de soldats acclimatés; ils en demandent à cor et à cris. Il semble que nos soldats aient toutes les qualités requises pour répondre à cet appel. Ils sont redoublés au premier chef.

Quand, de Mobile, on les a expédiés pour Miami, c'était apparemment dans le but de les envoyer plus loin, soit à Santiago, soit à Porto-Rico. Tout le monde le pensait, du moins. Qu'est-il arrivé à Miami, on les a laissés se morfondre dans ce trou et se débattre comme ils pouvaient contre la chaleur et les fièvres, sans honneur pour eux, sans profit pour le pays. Si c'était là tout ce qu'on attendait d'eux, mieux aurait valu les laisser à Mobile ou à la Nouvelle-Orléans.

Nous ne croyons pas, nous ne pouvons pas croire qu'il y ait parti pris de la part du gouvernement; mais en vérité, la situation est étrange; elle le paraît d'autant plus, que l'on est allé chercher dans nous ne savons combien d'Etats du Nord, des soldats qui, arrivés là-bas, devaient nécessairement devenir la proie de la fièvre jaune.

On se demande avec anxiété, si cet état de choses durera longtemps encore.

Rétablissement rapide des malades et des blessés.

New York, 25 juillet.— Les malades et les blessés arrivés de Santiago par le vapeur Seneca et installés à l'hôpital de Bellevue se rétablissent rapidement. Deux des patients ont déjà pu quitter l'hôpital.

Tous les hommes disent qu'ils désirent quitter l'hôpital aussi promptement que possible, quoiqu'ils louent hautement la façon dont ils sont traités.

Concentration de troupes à Newport News.

Newport News, Virginie, 25 juillet.— Les troupes arrivées ici hier ont été suivies aujourd'hui par le quatrième régiment de la Pennsylvanie arrivé par trois trains. Le premier bataillon est arrivé à neuf heures et le deuxième à une heure de l'après-midi. Il y a maintenant près de quatre mille hommes dans le camp établi près de la ville. L'embarquement des transports n'est pas commencé.

AU CAMP ALGER.

Washington, 25 juillet.— Seize malades atteints de la fièvre typhoïde ont été transportés aujourd'hui à l'hôpital du fort Meyer. C'est le plus grand nombre de cas constatés en un jour au camp Alger, et la maladie a fait son apparition dans des régiments indemnes jusqu'ici.

Départ de navires de guerre russes.

London, 25 juillet.— Une dépêche spéciale de Shanghai annonce que quatre navires de guerre russes ont quitté Port-Arthur. On pense qu'ils se rendent aux Philippines.

LE 14 JUILLET

A PARIS.

La revue.

Voici la nomenclature des troupes qui ont été passées en revue sur le terrain de Longchamp.

Troupes à pied.—1 bataillon de l'Ecole polytechnique et 2 compagnies de l'Ecole militaire de l'artillerie et du génie (général Touleza); 2 bataillons de Saint-Cyr (général Maillard); 1 bataillon de la garde républicaine, 1 bataillon de sapeurs-pompiers, le 16e bataillon d'artillerie à pied, le 1er régiment de chars, le 29e bataillon de chasseurs à pied, 2 bataillons d'infanterie de marine (général de Pellieux), la 5e brigade d'infanterie de marine (général Pottier), la 6e division d'infanterie, 11e et 12e brigades (général Noellat), 9e division d'infanterie, 17e et 18e brigades (général Florentin); un groupe territorial du 4e d'artillerie et 2 bataillons du 70e d'infanterie territoriale.

Artillerie.—3e brigade (général Demitrou-Trouille de Beauville); 19e brigade (général Brunel); 1 escadron du train des équipages des 10e et 20e escadrons. Cavalerie.—2 escadrons de Saint-Cyr (général de Kermartin); 1 escadron de la garde républicaine, 4e brigade de chasseurs, (général Poulteau); 5e brigade de dragons (général Kirgen de Planta); 2e brigade de cuirassiers (général de Chalendar); 1 groupe de 2 batteries de l'artillerie de la 1re division.

Comme chaque année, avant la revue, les troupes ont fait une halte d'une heure à proximité du terrain et ont pris un repas froid.

La distribution des croix et médailles a commencé dans chaque corps de troupe aussitôt après le passage du gouverneur militaire de Paris.

Pour les officiers sans troupe, pour les officiers de la réserve et de l'armée territoriale, pour les sous-officiers et soldats sans troupe, cette distribution s'est faite par le général de Pellieux, avec le drapeau du 9e régiment du génie. Les troupes ont défilé ensuite. L'artillerie montée défilait au trot, la cavalerie défilait au galop par escadrons à distance entière; l'artillerie à cheval, également, par batteries à intervalles serrés.

Après avoir passé devant le Président de la République, la cavalerie a exécuté deux changements de direction, puis une marche au galop qui s'arrêta à 30 mètres de la barrière fixe.

Les Alsaciens-Lorrains.

Les Alsaciens-Lorrains résidant à Paris ont fait leur pèlerinage habituel à la statue de Strasbourg le 14 juillet. Ils se rendirent à pied à neuf heures du matin, boulevard de Strasbourg, à l'angle de la rue du Château-d'Eau.

Le programme de la journée.

Dans la matinée, distributions extraordinaires de secours par les bureaux de bienfaisance. Grande revue des troupes de l'armée de Paris sur l'hippodrome de Longchamp, à trois heures.

Matinées organisées pour les délégations des écoles primaires de Paris, à une heure, au Cirque d'Été; au Cirque d'Hiver, au Cirque Médrano, au Nouveau-Cirque, à l'Olympia, au Jardin de Paris.

Représentations gratuites, à une heure, dans les théâtres ci-après: Opéra, Comédie-Française, Odéon, Gaité, Ambigu, Folies-Dramatiques, Nouveautés, Théâtre de la République, Cluny.

Avancement et illumination des principaux édifices municipaux et départementaux ainsi que des principaux centres des différents quartiers de Paris.

Orchestres sur les principaux emplacements. Fêtes locales, organisées dans les arrondissements, par les comités du quartier.

Feux d'artifice, à dix heures du soir, au parc des Buttes-Chaumont, au parc de Montsouris, sur

le terre-plein du Pont-Neuf, sur le viaduc d'Auteuil, feux de joie sur la butte Montmartre et à la porte de Romainville.

Prisonniers de Guerre

Nous lisons dans le «Gaulois» L'amiral Cervera, après la destruction de la flotte espagnole, obligé de se rendre aux Américains, fut reçu à la coupée du «Gloucester» par le commandant de ce navire, qui lui serra la main et lui dit: «Je vous félicite, monsieur, d'avoir livré le combat le plus vaillant qu'on ait jamais vu sur mer». Puis il mit sa cabine à la disposition de l'amiral et des officiers espagnols qui l'accompagnaient.

L'accueil fait par le capitaine Robley-Evans, commandant du «Iowa», au valeureux capitaine Eulate, commandant du «Vizcaya», et les honneurs que lui rendit l'équipage américain, doivent aussi être signalés avec un respect ému.

Ces procédés de courtoisie chevaleresque sont depuis longtemps d'un usage constant entre belligérants. Les adversaires mettent un point d'honneur tout particulier à traiter réciproquement avec des raffinements de politesse les officiers que les hasards du combat font tomber entre leurs mains.

L'armée royale française abonde en traits de cette nature. Le maréchal de Richelieu, entre autres, recevait et hébergeait avec la plus grande pompe les prisonniers qu'il faisait. Un jour, il se trouva qu'on lui amena de nouveaux prisonniers à un moment où sa cantine était médiocrement approvisionnée. On n'aurait pu qu'un bouf. Fort heureusement le maréchal avait pour cuisinier un véritable artiste qui réussit à composer, avec ce seul bouf, un menu aussi succulent que varié, ce qui ne contribua pas peu à augmenter parmi nos ennemis le prestige de la cuisine française.

C'est pendant les guerres de la Révolution que les rapports entre officiers adversaires atteignent leur maximum de raffinement. A tout instant, les chefs républicains et les chefs ennemis se rencontraient, échangeaient entre eux les formules de la politesse la plus exquise, se faisant compliments sur compliments, se serrant la main le plus galamment du monde.

Quand Marceau fut blessé mortellement à Alt-Kirichen, il se confia à la loyauté et à l'humanité du commandant prussien qui venait de s'emparer de la ville. Celui-ci le remit sous la sauvegarde du général autrichien Sludick, et Kray, un des plus vieux officiers généraux de l'armée autrichienne, vint immédiatement visiter le jour même, qui était presque à l'agonie. Il lui serra la main, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. On sait avec quel respect le prince Charles salua la dépouille mortelle du héros, et les honneurs particuliers que l'armée autrichienne lui rendit lors de ses funérailles.

Pendant la guerre de Crimée, les officiers français et les officiers russes cessèrent d'avoir les relations les plus cordiales pendant les suspensions d'armes, et de nombreuses amitiés se cimentèrent entre ces adversaires qui avant de s'entre-tuer avaient appris à s'estimer. Quand Abd-el-Kader fut obligé de se rendre au duc d'Aumale, on n'ignore pas comment le jeune héros sut, avec un tact admirable, faire au patriote algérien l'accueil que méritaient sa noblesse, son courage et ses malheurs.

Mais des traditions si recommandables ne remontent malheureusement pas très loin, et si l'on est en droit d'admirer la manière avec laquelle le roi Jean fut traité par le roi d'Angleterre, on ne saurait

trop féliciter les procédés dont usa Charles-Quint à l'égard de François Ier. Il le laissa languir en prison son royal captif, sans même vouloir lui rendre visite, et, plus tard, il accabla des mêmes indignités les fils de France qui lui avaient été donnés en otage.

Il faut dire que, pendant bien longtemps, les captifs, les prisonniers de guerre furent à la discrétion entière du vainqueur, eux, leurs familles, leurs biens, leur vie. Le premier soin de celui qui avait remporté la victoire était d'égorger son ennemi. Les Perses, les Grecs, les Romains étaient à cet égard d'une cruauté révoltante. Les barbares de la Germanie auraient pu leur donner des leçons de générosité. Ils se contentaient d'asservir les prisonniers de guerre, et leur donnaient même la faculté de se racheter.

Quand Alexandre le Grand, vainqueur de Darius, respecta sa femme et ses filles, toute la Grèce s'en étonna et proclama cette action comme digne d'un dieu plutôt que d'un homme. Alexandre, d'ailleurs, quand il n'assassinait pas ses amis, avait l'âme assez généreuse. On connaît sa célèbre entrevue avec Porus. Celui-ci n'avait pas craint de venir à la rencontre du conquérant avec une armée de 50,000 hommes et de 120 éléphants. Vaincu par Alexandre, il tomba entre ses mains.

—Comment désires-tu être traité? lui demanda le vainqueur. —En roi, répondit fièrement Porus.

Alexandre, touché par cet héroïsme, le rétablit dans toutes ses dignités et s'en fit un précieux allié.

Avec les Romains, le droit de la guerre reparait avec toute son implacable rigueur. Il est vrai que leurs adversaires, les Carthaginois, Mithridates, rivalisaient avec eux de barbarie et de cruauté. Mithridate faisait couler de l'or fondu dans le gosier des Romains tombés en son pouvoir. César, de son côté, pour décourager les révoltes des Gaulois fit un jour couper la main droite à tous ceux qui se trouvaient dans une ville prise d'assaut. Il garda Vercingétorix emprisonné pendant neuf ans et le fit égorger le jour même de son triomphe. On cite pourtant à son actif un acte de clémence. Ligarius, qui avait pris parti contre lui pendant les guerres civiles, tomba entre ses mains et fut défendu si chaleureusement par Cicéron dans le fameux discours «pro Ligario», que le dictateur lui fit grâce.

L'empereur Valérius, tombé entre les mains de Néper, roi de Perse, se vit réduit à une fort misérable condition: il était obligé de prêter son dos à son vainqueur toutes les fois que celui-ci voulait monter à cheval. A la fin, il fut écorché vif, et son cadavre fut conservé empaillé comme un souvenir qui devait servir le souvenir de la défaite des Romains.

Au moyen âge, un sentiment nouveau, l'esprit chevaleresque, vint tempérer l'abus de la force et rendre plus supportable le sort de ceux qui étaient traités par la fortune. Le vaincu appartenait à son vainqueur avec ses armes et son cheval, mais il pouvait se racheter, et, sur sa parole de chevalier, on lui donnait la permission d'aller lui-même chercher sa rançon, sans à revenir s'il ne pouvait trouver la somme susditée. L'histoire cite peu d'exemples de captifs illustres ayant failli à sa parole; elle rapporte l'abus de la force et rend plus supportable le sort de ceux qui étaient traités par la fortune.

Le vaincu appartenait à son vainqueur avec ses armes et son cheval, mais il pouvait se racheter, et, sur sa parole de chevalier, on lui donnait la permission d'aller lui-même chercher sa rançon, sans à revenir s'il ne pouvait trouver la somme susditée. L'histoire cite peu d'exemples de captifs illustres ayant failli à sa parole; elle rapporte l'abus de la force et rend plus supportable le sort de ceux qui étaient traités par la fortune.

Cela n'empêchait malheureusement point Louis XI de commander, selon le rapport de Suger, que l'on coupât une des mains des défenseurs d'une place, et qu'ainsi mutilés, et portant la main coupée dans celle qui lui restait, on les reconduisait à leurs compagnons.

Les guerres avec l'Angleterre furent signalées par des cruautés inouïes. «Guerra sans feu ne vaut rien, de même qu'Andouille sans moutarde», disait Henri V, roi des Anglais.

Pendant la guerre de trente ans, au fameux sac de Magdebourg, les soldats commirent de tels excès, que les officiers allèrent trouver Tilly et lui demandèrent d'arrêter le carnage.

—Laissez donc, répliqua celui-ci; il faut bien que ces braves gens prennent quelque distraction après tant de fatigues et de danger!

Pendant les guerres du premier empire, l'Angleterre s'attira la réprobation universelle du monde civilisé en enfermant les prisonniers dans d'affreux pontons, et quand Napoléon, se confiant à la loyauté des Anglais et à leur générosité, vint se livrer à eux à bord du «Belléophon», ils se chargèrent de lui prouver qu'il avait eu tort de compter sur l'une et sur l'autre.

Aujourd'hui, le droit des gens a réglementé la manière dont doivent être traités les prisonniers de guerre. On leur doit de l'humanité et certains égards.

Mais quand, par surcroît, le vainqueur sait saluer leur courage, leur malheur, par quelques paroles d'admiration et de respect, et trouver ainsi le chemin de leur cœur, il faut signaler sa conduite à l'admiration de tous les braves gens. Et c'est pourquoi on ne saurait trop complimenter le commandant américain, qui sut faire à l'amiral Cervera un accueil digne de sa valeur et de son infortune.

Témoignage de Sympathie de l'Ambassadeur Américain à Paris.

Nlle-Orléans, 15 juillet 1893.

Monsieur le Rédacteur de L'ABELLE:

Monsieur: Je vous serais reconnaissant de bien vouloir publier la lettre ci-jointe, lettre adressée par M. l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris à M. Eugène Péreire, président de la Compagnie Générale Transatlantique.

Avec mes remerciements anticipés veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

E. E. PREVOST, Agent Général du Sud.

Ambassade des Etats-Unis, 18, Avenue Kléber.

Paris, le 7 juillet, 1893.

Monsieur Eugène Péreire, Président de la Compagnie Générale Transatlantique, 6, Rue Auber, Paris.

Monsieur le Président:

Je n'ai appris que ce matin le désastre dans lequel ont péri avec la Bourgogne tant de braves gens et je m'empresse de vous adresser ces quelques lignes pour vous dire la part que je prends à la douloureuse émotion que ce grand malheur cause en France et aux Etats-Unis. Tout le personnel de cette ambassade s'associe aux sentiments que je vous exprime et se joint à moi pour pleurer les victimes de ce sinistre épouvantable et pour rendre hommage à l'héroïsme qu'ont déployé dans cette terrible circonstance les officiers et l'équipage de la Bourgogne.

Croyez, Monsieur le Président, à la vive sympathie avec laquelle je vous prie d'agréer l'assurance de ma plus parfaite considération.

Signé: HORACE PORTER, Ambassadeur des Etats-Unis.

La fièvre jaune à bord de l'Aransas.

Tampa, Floride, 25 juillet.— Le transport Aransas est arrivé aujourd'hui à la quarantaine de Tampa, où il sera retenu.

L'Aransas ramène soixante-quatre personnes de Santiago. Pendant la traversée quelques cas de fièvre jaune se sont développés. Le vapeur a été envoyé à la quarantaine de Mullet Key. M. Glennan, du service des hôpitaux de la marine, a ordonné d'y renfermer le navire indéfiniment.

Le colonel Astor, qui se trouve à bord de l'Aransas, est porteur de dépêches qu'il doit personnellement remettre au secrétaire de la guerre, mais il n'en sera pas moins gardé à bord jusqu'à la disparition du danger.

Le docteur Glennan déclare qu'il a l'ordre de retenir toutes les personnes et tous les articles arrivant de ports infectés, et qu'il a l'intention d'exécuter ses ordres à la lettre.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Au Parc, les attractions sont extrêmement variées. Outre l'orchestre mexicain, qui est la pièce de résistance de la soirée, il y a un chanteur, Willard Simms, une tragédie, une voltigeuse de premier ordre, Miss Agnes, et l'irrésistible El Zebido qui, à lui seul, pourrait attirer la foule.

West End.

Il y a eu, hier, une très belle soirée au West End, malgré le temps qui est resté assez long temps menaçant. On y a entendu, outre l'orchestre Bellstedt, un spécialiste de valeur qui a paru, au théâtre, dans plus d'un opéra bonifié.

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est le moment des courses de bicyclette pour dames. Grand attrait pour les amateurs.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12... Un an; \$6... 6 mois; \$3... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris: \$15... Un an; \$7... 6 mois; \$3... 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3... Un an; \$1... 6 mois; \$1... 4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris: \$4... Un an; \$2... 6 mois; \$1... 4 mois

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y abonner ont à adresser au marchand.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

mais l'habile comédienne, elle, donnait à son mari l'illusion qu'il lui inspirait une profonde tendresse.

A New-York, comme à Paris et partout, les femmes sont les mûmes; la beauté, l'intelligence, l'esprit de Valentine lui attirèrent des jalouses, et si, aux yeux de tous, sa conduite n'eût pas été irréprochable, quel plaisir on aurait eu à la déchirer à belles dents! Mais, nous l'avons dit, elle était inattaquable. D'ailleurs, toujours gracieuse, très affable et sans fierté, elle se faisait assez facilement pardonner la grande supériorité qu'elle avait sur la plupart des autres femmes.

Celles-ci ne s'en livraient pas moins à d'interminables commentaires au sujet de la belle Française devenue l'épouse d'un homme qui aurait pu être son père. Chaque fois qu'on parlait dans un salon de M. Barnett et de sa femme, il y avait des chuchotements et de malicieux sourires derrière les éventails.

La vérité n'était pas difficile à deviner et on ne se gênait pas pour dire:

—C'est des millions de William Barnett qu'elle s'est éprise! Ce que la vieille comtesse de Valmont n'avait pas voulu croire et ce dont la baronne de Gassie avait fortement douté existait réellement. Valentine était enceinte de deux mois lors de son mariage. Cela ne l'effraya

point. Elle avait tout le temps de réfléchir, de préparer adroitement ses combinaisons afin d'abuser de la confiance de son trop bénévole mari et de sortir à son avantage d'une situation difficile et dangereuse.

Pendant le premier mois, grâce à la complicité du corset, elle parvint à dissimuler sa grossesse, même à M. Barnett; mais sa taille commençait à épaissir, il ne faudrait plus compter bientôt sur les stratagèmes.

Alors elle feignit de légères indispositions dont elle ne s'expliquait point la cause: elle manquait d'appétit, les meilleurs choses lui semblaient mauvaises, elle n'avait de goût à rien et était souvent dans un état de somnolence dont elle ne parvenait à sortir que difficilement.

Le banquier s'inquiéta au sujet de la santé de sa chère femme et parla de faire venir le médecin. Elle l'en empêcha, et, presque mystérieusement, avec une rougeur pudique au front, elle lui confia qu'elle se croyait dans une position intéressante.

Non seulement le mari se trouva pleinement rassuré, mais il y eut en lui un débordement de tendresse, l'ivresse de la joie la plus vive. Ce fut autre chose encore quand la jeune femme lui dit que, maintenant, elle était sûre d'être mère. La joie de M. Barnett devint délirante; il était au septième ciel. Un enfant! Il

serait père d'un troisième enfant! Oh! comme il l'aimerait, l'adorerait cet enfant de sa vieillesse que sa chère Valentine allait lui donner!

Volontiers, s'il n'eût craint de contrarier sa femme, qui lui avait recommandé de garder le silence, il aurait annoncé son bonheur à tous ses amis, à tout le monde, il l'aurait crié sur les toits. Sa nouvelle paternité l'avait rajeuni, il semblait ne pas avoir plus de trente ans, tellement il était actif, alerte, plein de gaieté, ce qui faisait dire: —Voilà un homme véritablement heureux!

Il eut pour Valentine un redoublement de tendre sollicitude d'attentions délicates et charmantes, de soins pressés; elle fut, pour nous servir d'une expression vulgaire, mise dans du coton.

Maintenant, n'étant plus dissimulée, la grossesse était très apparente. On avait dû renoncer aux soirées, aux fêtes, cesser complètement d'aller dans le monde.

Sauf aux heures des repas, Valentine restait dans son appartement où elle ne recevait que de rares personnes. Pour passer son temps, elle faisait un peu de musique, ébauchait quelques aquarelles ou pastels, liait et s'amusait à un ouvrage de broderie. Elle avait du temps ainsi pour se livrer à de longues réflexions, pour s'absorber dans

des pensées qui toutes n'étaient pas riantes. Malgré la facilité avec laquelle capitulait sa conscience, elle ne parvenait pas à oublier Jacques de Valmont, celui qui avait été son amant et était le père de l'enfant qu'elle allait mettre au monde; elle ne pouvait penser à lui sans se sentir cruellement angoissée. Ne viendrait-il pas un jour lui reprocher son indigne conduite, la lâcheté de son abandon, se dresser devant elle comme un implacable vengeur?

Du côté de son mari, qu'elle dominait, qu'elle tenait sous le charme de son regard, qui se serait fait couper en quatre plutôt que de douter d'elle, sa sécurité était complète. Il y avait bien Eléna, dans laquelle elle devait une ennemie, mais elle ne croyait pas la créole bien à craindre; du reste, si cette jeune fille essayait de mordre; elle lui briserait les dents, n'ayant qu'un mot à dire pour la faire chasser de la maison. Seul, — elle le croyait du moins, — Jacques de Valmont était redoutable; son ancien amant était sa terreur. Il fallait bien qu'il y eût quelque chose de sombre dans son existence: un point noir dans l'horizon de ses rêves ensolcillés!

La grossesse de la jeune femme rendit Eléna furieuse; ce fut un nouvel élément pour sa jalouse haineuse; mais elle n'en laissa rien voir; au contraire, elle

entendait la joie de M. Barnett.

Les deux frères ne disaient rien, ils semblaient n'éprouver ni contrariété ni satisfaction; mais après avoir accepté le mariage sans sourcilier et vu prendre par une autre, dans la maison, la place de la morte, peut-être auraient-ils mieux aimé qu'un enfant ne vint pas encore se placer entre eux et leur père. Des semaines s'écoulaient. Valentine savait seule que le jour de sa délivrance approchait; du reste, d'assez vives douleurs, qu'elle cachait soigneusement, ne lui laissaient aucun doute à cet égard.

Toutefois, le mari s'apercevait que sa femme souffrait, mais il ne pouvait deviner la véritable cause des crispations nerveuses qu'il observait sur le visage de Valentine, puisqu'il croyait avoir encore deux mois à attendre la naissance de l'enfant.

Et quand il disait à sa femme: —Vous souffrez, ma chérie, que ressentez-vous? —Avec un sourire forcé, elle répondait: —Ne vous inquiétez pas, mon ami, je souffre un peu, c'est vrai, mais ce n'est rien, c'est ma position qui le veut.

Un matin, après s'être levée et habillée, elle fut prise de douleurs si violentes qu'elle dut se remettre au lit.

Très inquiet cette fois, et même effrayé en voyant sa fem-

me se torturer sur sa couche et en entendant les plaintes que lui arrachait la souffrance, M. Barnett se hâta d'envoyer chercher le médecin.

Celui-ci ne tarda pas à arriver; il se rendit immédiatement compte de la situation et n'hésita pas à annoncer la naissance de l'enfant pour le jour même où le lendemain matin.

Valentine se dressa à demi et eut l'audace de s'écrier: —Mais c'est impossible!

M. Barnett était sous le coup d'un étonnement facile à comprendre.

—Etes-vous bien sûr, docteur? demanda-t-il.

—En pareille circonstance, mon cher et honorable client, un médecin ne saurait se tromper.

Le banquier n'insista pas.

Après avoir indiqué les soins à donner à la jeune femme, le docteur se retira en disant qu'il reviendrait dans la soirée, mais qu'on eût à le prévenir si, avant son retour, sa présence était jugée nécessaire.

Il revint à la nuit